



Traduction et veille multilingue: exemples iraniens

M. Le Prof. Yann RICHARD
Université de Paris III
Sorbonne Nouvelle

Renseignement et veille linguistique

- Un diplomate important de l'Iran prérévolutionnaire, avantagé par la culture traditionnelle islamique qui lui permettait de percevoir les sourdes protestations des Iraniens dans les mosquées, Mohammad-Hoseyn Mašâyex-Fereydani^[1] entendit, le matin avant l'aurore, quelques mois avant les premières grandes manifestations de la révolution de 1979, les murmures des dévots du sanctuaire de 'Abd ol-'Azim, là où les dignitaires de la monarchie n'entendaient que les trompettes de la flagornerie. Ils disaient « Mort au Shah ! » (*marg bar Šâh*) là où les autres ne voulaient voir que la soumission.
 - Il s'agit là d'un modèle de la « veille » que chacun de nous pratique chaque fois qu'une inquiétude informelle le rend attentif à des signes. La veille nous préserve de l'indifférence.
 - Les Américains, contrairement au diplomate susdit, se reposant sur les informations de la SAVAK, une police politique mise en place après 1953 avec l'aide du FBI et du Mossad, n'avaient pas d'antennes linguistiques en Iran. Les documents publiés par les étudiants qui prirent l'ambassade en novembre 1979 sont consternants sur le degré d'impréparation où ils étaient alors, ignorant les tendances idéologiques de l'opposition et sous-estimant systématiquement, à l'exemple de la SAVAK, tout ce qui aurait pu inquiéter le pouvoir du Shah. Aucun responsable des services de renseignements (le Shah en avait créé un deuxième pour espionner la SAVAK afin de s'assurer qu'aucun danger ne le guettait de ce côté) n'osait présenter au Shah l'état réel de l'opinion quand elle évoluait vers la contestation radicale de sa légitimité.
- ^[1] Connaissant parfaitement l'arabe et l'ordou, il fut notamment ambassadeur à Bagdad, à Riadh et à Islamabad.

Deux exemples historiques opposés

- Les Britanniques en Iran jusqu'en 1953 et les Américains en 1979. Les premiers « veillaient » en permanence, grâce à de nombreux agents consulaires et politiques persanophones généralement formés dans les meilleures traditions d'Oxford et de Cambridge, et ont cherché à pénétrer tous les milieux. Ils ont fini par être repoussés lors de la première crise nationaliste anti-impérialiste de l'après guerre, quand le Front national (*Jebha-ye mellî*) fit nationaliser l'Anglo-Iranian Oil Company. Les seconds se reposaient sur les services intérieurs iraniens, qu'ils avaient eux-mêmes contribué à créer : le sentiment de leur puissance et l'expansion rapide de l'anglais, remplaçant le français dans l'éducation de l'élite iranienne les dispensant de l'apprentissage de la langue locale.
- Sur cette insouciance et la place qu'avait prise la police politique et l'action secrète en Iran, le sociologue Ehsan Naraghi a développé une réflexion originale basée sur ses séjours en prison dans des cellules où se côtoyaient d'anciens agents de la SAVAK et des militants des groupes marxistes ou marxistes-islamistes victimes eux aussi de la répression sous la République islamique [1].
- Ce double exemple nous éclaire sur le lien trouble qui existe entre la « veille stratégique » et le renseignement, malgré la dissociation, par ailleurs, entre le travail de l'informateur de police et le travail du traducteur-veilleur.

[1] Ehsan NARAGHI .- "Dans les prisons de Téhéran propos recueillis par Philippe Simonnot".- *Esprit*.- 8/9 (Août-septembre) 1987.- 55-62. Voir aussi Ehsan NARAGHI - *Des Palais du chah aux prisons de la Révolution*.- Paris, Balland, 1991.

Contresens et malentendus

- Les discours des partenaires ou des adversaires politiques mal compris entraînent parfois des contresens lourds de conséquences qui viennent de l'impossibilité à se mettre à la place de l'ennemi ou tout simplement de l'autre. Ce qui nous importe ici, concernant la veille « multilingue », c'est le passage d'une langue à l'autre. La veille dans notre langue n'aurait pas de sens : si la traduction est faite par l'autre, elle aura comme but de présenter l'aspect le plus neutre ou le plus séduisant de ses positions, si elle est faite par nous, elle aura déjà été interprétée, sans doute dans l'autre sens.
- Le simple passage d'une langue à l'autre peut dénaturer un document. Farhad Khosrokhavar, sociologue qui a conduit de nombreux interviews au moment de la révolution, dans les milieux les plus défavorisés, a rapporté une analyse irremplaçable des mouvements populaires [1][3]. On peut cependant lui objecter que sa description n'est pas aussi exempte de médiation qu'il le voudrait, quand il présente son travail comme l'antidote des travaux plus classiques qui ont utilisé le discours des élites (intellectuels, clercs, journalistes) : ses entretiens ont été conduits avec des informateurs consentants, en persan. Leur simple transcription serait déjà un passage de l'oral à l'écrit. La publication en français d'extraits d'entretiens donne au sociologue le rôle majeur de médiateur et d'interprète, une sorte de « veilleur linguistique » à sa manière.

[1][3] Voir notamment le deuxième volume de Paul VIEILLE & Farhad KHOSROKHAVAR .- *Le Discours Populaire de la Révolution Iranienne*.- Vol. I- *Commentaire*. Vol. II- *Entretiens*.- Paris, Contemporanéité, 1990.

Contresens et malentendus (suite)

- Dans la veille linguistique, le but recherché est certainement la vérité d'une situation, mais la fidélité du médiateur linguiste (ou sociologue) est la seule garantie que peut attendre l'utilisateur final : une responsabilité immense dont la formation professionnelle doit tenir compte. On doit insister ici sur l'importance de la traduction (écrite ou orale) comme *interprétation*, étant donné, comme postulat, qu'aucune traduction littérale n'arrivera jamais à rendre compte de la réalité de la source et de ses multiples sous-entendus.
- Ainsi, quand les phraséologies révolutionnaires sont traduites littéralement en anglais, on arrive à des contresens qui ont alimenté la propagande anti-iranienne. Un petit exemple : couper la main d'un voleur, mesure effrayante prévue par la *šari'a* (et heureusement rarement appliquée en Iran...) a inspiré dans la langue courante l'expression « raccourcir la main » (*dast kutâh kardan*) qui veut dire, dans un sens édulcoré, priver quelqu'un de quelque chose, limiter la portée d'action de quelqu'un, d'où empêcher à quelqu'un l'accès à quelque chose^[1]. Après la Révolution de 1979, l'expression fut naturellement employée pour préconiser de repousser d'Iran les prétentions des grandes puissances, et en premier des Américains. Mais les traductions littérales, sans doute intentionnellement, ont abouti à la publication aux États-Unis et ailleurs de menaces portant sur l'intégrité corporelle de tous les Occidentaux qui mettraient le pied en Iran...
- La lettre, pleine de bons sentiments, du président Ahmadinežâd à son homologue américain, en 2006, fut transmise dans sa version anglaise en un jargon tellement risible qu'elle ne pouvait susciter que des sarcasmes^[2]. La comparaison avec l'original persan, rendu disponible sur internet par l'agence de presse iranienne Irna, montre que le traducteur avait gauchi systématiquement le texte en occultant sa naïve spontanéité au profit d'une phraséologie maladroite. Les conseillers du président Bush auraient pu, s'il y avait eu de part et d'autre un souci réel de faire tomber la tension, saisir l'occasion pour établir enfin un dialogue avec Téhéran. En rejetant l'initiative iranienne avec une pirouette (le président américain refusant de lire des lettres de plus de trois pages, la traduction en contenait dix-sept...), les Américains ont sans doute répondu au désir secret du traducteur, de ne pas établir de communication entre les deux présidents.
^[1] Voir Gilbert LAZARD avec l'assistance de Mehdi Ghavam-Nejad.- *Dictionnaire persan-français*.- Leiden-New York – Kobenhavn - Köln, E. J. Brill, 1990, p. 343a.
- ^[2] Texte anglais publié d'abord sur le site du *Monde* et diffusé sur <http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2006/05/09/AR2006050900878.html>

L'information vue par des traductions



- L'immense responsabilité de la presse dans notre information n'est plus à démontrer, ni les graves déficiences linguistiques de la plupart de nos journalistes qui en viennent à penser exclusivement en anglais. Donnons ici quelques exemples.
- Un grand quotidien francophone a couvert la révolution iranienne, en 1978-79, par la présence quasi permanente à Téhéran d'un excellent spécialiste du monde arabe, connaissant très bien cette langue, mais ignorant jusqu'au bout le persan. Un des grands articles de ce quotidien, plus tard repris à l'identique dans le livre que ce journaliste a publié ensuite en France et qui fit figure, puisqu'il avait suivi la Révolution en direct, de document irréfutable, décrivait en détail, avec des chiffres impressionnants, le clergé chiite iranien, ses centres de formation, sa richesse financière, ses moyens d'encadrer la population... Or la source exclusive de ce journaliste était un journal anglophone publié à Téhéran à l'époque, le *Tehran Times*, dont le souci scientifique était proche de zéro, puisqu'il fallait d'urgence donner aux lecteurs étrangers résidants en Iran les informations les plus approchantes. Ainsi, sur un thème majeur et central, le clergé chiite, nous avons eu en français, de deuxième ou troisième main, des informations qui ont été présentées par beaucoup comme la clé pour comprendre la transformation politique de l'Iran.

L'information vue par des traductions (suite)

- Marc Kravetz, dont le traitement beaucoup plus modeste et donc plus fiable de la Révolution iranienne pour *Libération* a également donné lieu à la publication d'un livre^[1] où, il faut le souligner, l'auteur accepte de dire parfois qu'il ne comprend pas, a fait à France Culture, pendant plusieurs mois, lors de l'attaque anglo-américaine contre l'Irak en 2003, une « revue de presse arabe » qui laissait planer un malentendu : s'agissait-il vraiment de la presse arabophone des pays arabes, ou s'agissait-il de la presse anglophone émanant du monde arabe et de la diaspora musulmane, telle que le journaliste pouvait la lire chaque matin sur l'internet ? Bien sûr, la seconde alternative avait déjà filtré de nombreuses informations primordiales sur l'état de l'opinion, même quand on sait combien, dans la plupart des pays du monde musulman, la presse est étroitement surveillée.
- Ce genre de supercherie est fréquent. Ralph Pinto, quand il sévissait sur les ondes de France-Inter, avait répondu avec autorité à l'objection que j'avais soulevée en 1991, par message électronique, sur l'utilisation du vocable « Koweït City » qu'il s'agissait à l'évidence du nom de la capitale de l'émirat du Koweït, puisque les cartes Koweïtiennes portaient ce nom et que les habitants du lieu n'en connaissaient aucun autre^[2] ; la même stupidité nous est répétée tous les jours ou presque depuis 2003 à propos de « Sadr-city », alias *Madinat os-Sadr*, triste faubourg chiite de Bagdad qui avait porté autrefois le nom de Saddam... Ces erreurs martelées qui nous font croire à l'universalité écrasante de l'anglais démontrent en réalité la grande faiblesse de notre système d'information et la nécessité, pour les décideurs, d'établir de réels réseaux de « veilleurs » pour pallier les déficiences de la presse parlée ou écrite.
^[1] Marc KRAVETZ .- *Irano nox*.- Paris, Bernard Grasset, 1982.
- ^[2] À l'exception, bien entendu du nom arabe de *Madinat ol-Koweït* moins connu des journalistes.

Analyse de l'expression

« guerre du Golfe »

- Le 22 septembre 1980 a commencé une guerre de huit ans déclenchée par l'Irak contre l'Iran. Les sources iraniennes ont très vite employé pour désigner cette guerre l'expression « guerre imposée » (*jang-e tahmil*), qui occultait, après 1982, la volonté iranienne de faire durer la guerre pour des besoins de politique intérieure alors même que l'agresseur, mis en mauvaise position, était prêt à négocier. On ne demandera pas aux traducteurs d'employer l'expression « guerre imposée » sans l'explicitier, afin que le lecteur sache exactement de quoi on parle.
- Mais l'expression consacrée par la presse et par les dirigeants occidentaux est tout aussi lourde de malentendus, c'est « Guerre du Golfe ». La première hypocrisie du terme consiste à tordre l'onomastique traditionnelle de nos géographes et à éviter l'expression « golfe Persique » qu'on trouve pourtant dans les atlas. Depuis les années 1950, pour punir l'Iran d'avoir reconnu *de facto* Israël et d'entretenir des relations économiques avec Tel Aviv, le président Nasser avait en effet proposé cette punition symbolique de renommer le golfe en imposant la marque de la grande nation arabe. Le nationalisme iranien n'a jamais capitulé devant ce diktat, mais pourquoi, sinon pour flatter nos alliés arabes, devrions-nous changer également le nom que nous utilisons depuis des siècles^[1].
- Le « Golfe » au sens absolu ne peut de toute façon pas indiquer précisément le Golfe persique, à moins qu'on se situe sur le rivage et qu'on puisse le désigner de la main.
- Il est plus grave que l'on attire systématiquement l'attention sur le Golfe persique alors que la guerre n'a eu lieu, jusqu'aux derniers mois^[2] que sur les zones terrestres ou fluviales, sous la forme très souvent d'une guerre de tranchées et de destruction de zones urbaines (la ville de Khorramshahr a été entièrement détruite). « Guerre du Golfe » veut dire ici qu'on veut oublier l'enjeu majeur de la guerre dès l'origine, la conquête par l'Irak d'une région riche en pétrole (le Khuzistan) et qu'on ne pense dès le début qu'aux conséquences probables de la guerre : le renchérissement du pétrole, sa raréfaction sur le marché et la possible fermeture de son acheminement par le Golfe persique.
^[1] Même si, n'en déplaise aux Iraniens, on trouve aussi parfois, jusqu'au XVI^e siècle, l'appellation *Sinus Arabicus*, « Golfe arabe ».
- ^[2] Lors de l'intervention des marines française et surtout américaine « pour sécuriser l'écoulement du pétrole », lors de la destruction de la flotte militaire iranienne par les Américains et surtout, le 3 juillet 1988, lors de la destruction par un missile tiré de l'USS Vincennes d'un avion civil iranien (290 morts).

Analyse de l'expression « guerre du Golfe » (suite)

- L'implication directe ou indirecte des grandes puissances dans le conflit entre l'Irak et l'Iran est difficile à assumer pour les Occidentaux : d'une part ils ont aidé le pays agresseur en espérant se débarrasser de la vague islamiste par l'étouffement de la République islamique iranienne dont on croyait l'armée démantelée. D'autre part ils se mettaient, dans cette opération, du côté d'un dictateur incontrôlable dont les méfaits étaient connus (comme à Halabja en mars 1988, un massacre de civils kurdes que les médias internationaux et les gouvernements occidentaux ont cherché à ignorer). À titre d'exemple, la France a livré à l'Irak, pendant cette guerre, des avions Mirage et des missiles et elle a « prêté », en octobre 1983, cinq Super-Étendard équipés de missiles Air-Mer Exocet — avec les pilotes... qui ont fait des ravages dans les exportations pétrolières iraniennes.
 - Le destin ultérieur de Saddam Hussein rend impossible la justification de cet aveuglement, même si les « experts » politiques se rangeaient de manière quasi unanime du côté de Bagdad. Georges Gorse (1915-2002), politicien gaulliste considéré comme un « connaisseur » du monde arabe et donc « veilleur stratégique », publia au début du conflit Iran-Irak une tribune dans le *Monde* pour vanter les mérites du régime baassiste où, disait-il, on pouvait s'attabler en public à une terrasse pendant le Ramadhan et demander une bière...
 - Le rideau de fumée médiatique destiné à faire oublier cette guerre dans la mémoire occidentale a été entretenu par la réutilisation de la même expression « Guerre du Golfe » pour le conflit suivant, lorsque l'Irak a envahi le Koweït et que, quelques mois plus tard, une vaste coalition internationale a fait reculer Saddam Hussein (1990-91). La revendication irakienne était très semblable ici à celle de 1980 sur le Khuzistan, mais la réaction internationale a été inverse, même si, pour maintenir au chaud une division au sein du monde arabe, on a finalement épargné Saddam en 1991. Pas plus en 1990 qu'en 1980 en tout cas il ne s'agissait de guerre sur le golfe Persique, puisque l'Irak ne s'est battu que sur la terre ferme, sans même engager son aviation^[1]. Mais encore une fois l'obsession de l'acheminement du pétrole a dominé les médias occidentaux, trop heureux de réemployer une expression qui, donnant le beau rôle de libérateurs aux coalisés, blanchissait par là même ceux qui avaient aidé Saddam auparavant.
- ^[1] Les avions irakiens avaient été mis à l'abri... en Iran, d'où ils ne sont jamais repartis du reste.

Analyse de l'expression « guerre du Golfe » (suite)

- Le réemploi (parfois avec l'adjectif « deuxième »), de l'expression « guerre du Golfe » en 2003 lors de l'attaque anglo-américaine contre l'Irak accumule une nouvelle série de malentendus dont les médias ont hâte de s'entourer pour faire oublier les erreurs du passé.
- Que faire de cette expression dans nos traductions et notre « veille » ? si le premier devoir du traducteur est de respecter le texte source, il est évident que lorsque, en arabe, en anglais ou dans toute autre langue, on trouve l'équivalent de « guerre du Golfe », il faudra la traduire telle quelle. Mais n'est-ce pas faire preuve de complicité passive que de feindre d'ignorer qu'on a ici un grave malentendu ? Il n'y a *jamaïs* eu de « guerre du Golfe », mais une guerre Iran-Irak (1980-88), une guerre du Koweït (1990-91) et une guerre d'Irak depuis 2003. Donc, si on veut rendre compte d'une réalité, ne faut-il pas appeler les événements par leur nom réel ? Toute « veille » stratégique occultant la réalité ressemblerait à une potion de marchand de sable^[1].
- Le cas emblématique de la « guerre du Golfe » n'est pas unique. On pourrait, dans les traductions des déclarations iraniennes concernant l'Etat hébreu, montrer comment les médias, quand ils le veulent, noircissent les intentions iraniennes et blanchissent les projets israéliens. D'un côté, il y a des sauvages qui veulent exterminer les Israéliens (alors qu'ils veulent simplement supprimer un Etat usurpateur et agressif), de l'autre de gentils citoyens échappés du génocide qui sont à nouveau victimes de menaces sur leur sécurité et qui doivent à tout prix élever des murs et opérer des frappes préventives pour préserver leurs droits élémentaires. De plus, si la « veille plurilinguistique et stratégique » a été correctement faite depuis 1979, elle verra que les dirigeants de la République islamique d'Iran ont toujours tenu concernant Israël, des propos provocateurs, au moins une fois par an lors de la « journée de Jérusalem » instituée par Khomeyni le dernier vendredi du mois de Ramadhan, et que les dénonciations outrées des médias occidentaux n'ont redoublé, sur commande sans doute, qu'après l'élection d'Ahmadinežad, en 2005 : ce dernier brisait l'espoir que les Américains avaient mis dans la deuxième présidence de Hâsemi-Rafsanjâni, dont le programme prévoyait explicitement des négociations avec Washington. En dénonçant énergiquement comme « dictateur antisémite » pire qu'Hitler le nouveau président iranien, on a réussi tout simplement à le rendre plus populaire non seulement dans son pays où sa légitimité politique était minimale, mais dans le reste du monde musulman où il fait désormais figure de héros bravant le consensus pro-sioniste des dirigeants pro-américains de la région.

^[1] Même si, pour reprendre l'expression de Blaise Pascal, « la vie n'est qu'un songe, un peu moins inconstant »...

Analyse de l'expression « guerre du Golfe » (suite)

- Pour sortir des expertises hâtives et des malentendus, on doit s'interroger sur l'acharnement de l'opinion internationale, excitée par de grands médias, pour entretenir la hantise d'une force nucléaire iranienne dont les ogives pourraient passer à travers tous les systèmes de défense et détruire physiquement non pas l'Etat d'Israël mais la terre même de Palestine et Jérusalem, capitale spirituelle de tous les héritiers d'Abraham, musulmans inclus. Dans ce débat, dominé par des impératifs idéologiques, les points de vue les plus contradictoires se sont exprimés^[1]. La veille stratégique devra ici éviter les pièges de la surenchère instrumentalisée : d'un côté, toute peur suscitée par l'armement atomique de l'Iran justifie l'accélération des programmes d'armement et aide à faire passer sous silence les violences commises au quotidien contre les territoires occupés ; de l'autre, les excès d'invective donnent au président iranien un surcroît de popularité parmi ses propres concitoyens mais aussi dans le reste du monde musulman, en dépit de la hantise, chez les sunnites, d'un illusoire « croissant chiite ».
- Une « veille stratégique » ne devra-t-elle pas se préoccuper de situer ces focalisations téléguidées et chercher, dans les contextes chronologiques et politiques, à rétablir le sens réel des positions affirmées par les acteurs ? Faute de cette autonomie, la veille deviendra une simple revue de presse qui s'ajoutera au psittacisme des médias internationaux soumis à un invisible chef d'orchestre.

^[1] Voir par exemple Yann RICHARD .- "L'Iran aura la bombe".- *Le Monde*.- 20 août 2005.- 1 et 13 et plus récemment, VI. POUTINE .- "L'Iran ne veut pas l'arme nucléaire".- *Le Monde*.- 1er-2 juin 2008.- 1 et 4.

Problèmes spécifiques de la veille linguistique en Iran

- L'Iran est lui-même une mosaïque de langues appartenant à trois groupes : principalement des langues indo-iraniennes (persan, kurde, lori, baloutche, etc.) ; turco-altaïques (âzari, turkmène, etc.) ; sémitiques (arabe, assyro-chaldéen et hébreu). Ne pas en tenir compte revient à se reposer sur le discours officiel, mais focaliser sur les langues locales pourrait aussi exagérer la perspective centrifuge et la stratégie d'éclatement de l'unité nationale par ailleurs très forte.
- D'autre part, tout discours public, en Iran, dissimule une attitude « frontale »^[1][13], c'est-à-dire la face officielle d'une position qu'on peut complètement dissocier des comportements de la sphère privée. Une information fiable sur le discours politique iranien devra peser le poids des sous-entendus et des allusions, et relativiser toute allégeance ou toute déclaration péremptoire. Plus un principe est affirmé, moins il est signifiant. Les journaux révèlent l'attitude que la conscience iranienne souhaite donner d'elle-même, non le visage réel du pays. Cette schizophrénie n'est pas propre à l'Iran, on la retrouve aussi dans la plupart des régimes autoritaires, mais l'ancienneté de la culture de cour, en Iran, rend le jeu des titulatures et des allégeances plus subtil, la Révolution n'ayant fait que déplacer les formules en maintenant les hiérarchies et la sophistication du langage officiel.
- Les habitudes de dissimulation et de jeu social permettent de continuer à vivre dans un compromis permanent avec d'une part l'ordre public et d'autre part avec sa conscience. Quelle serait la portée d'une veille « linguistique » qui ferait l'impasse sur le décryptage du discours ? L'exemple suivant, particulièrement caricatural, montrera les limites d'une veille qui resterait à la surface.

^[1][13] Je reprends cette expression au sociologue Paul Vieille, voir *La féodalité et l'État en Iran*, Paris, Anthropos, 1975.



L'enseignement religieux en Iran analysé par des chercheurs israéliens

- Une institution israélienne de veille culturelle intitulée « Institute for Monitoring Peace and Cultural Tolerance in School Education » s'est proposé d'étudier attentivement dans tous les pays du Moyen-Orient, les manuels d'éducation et notamment de religion pour y voir comment chaque société (y compris Israël) présentait la culture et surtout la religion des autres[1]. L'immense dossier consacré à l'éducation en Iran, depuis l'école maternelle jusqu'à l'Université, montre le soin apporté à faire de ce travail une approche aussi exhaustive que possible.

- On résumera les conclusions d'Arnon Groiss et Nethanel (Navid) Toobian[2] en disant que, conformément aux objectifs officiels, l'effort systématique de la République islamique consiste à réislamiser la société par l'éducation, par le développement d'une vision orientée de tous les enseignements ayant un contenu idéologique, en littérature, en histoire, en philosophie et bien entendu en religion. La place des autres religions y est forcément réduite, voire caricaturale ou même reléguée à celle d'un ennemi mythique dont la présence nuit à la pureté des rapports sociaux et à la santé de la cité[3]. La propagande incessante de l'école maternelle à l'université et la multiplication des références religieuses, l'augmentation des heures consacrées à la religion et à la prière au sein de l'école... manifestent la volonté de construire un « homme nouveau » islamique, comme les communistes qui croyaient construire la société sans classe.

- [1] Voir le site <http://www.edume.org/index.html> qui contient la plupart des rapports et des documents analysés. « The Institute for Monitoring Peace and Cultural Tolerance in School Education--formerly referred to as the Center for Monitoring the Impact of Peace (CMIP)--examines the content of school textbooks used in the Middle East, to determine whether children are being taught to accept and recognize the right of the "other" to exist. It is our belief that education should be utilized to encourage an attitude of tolerance, pluralism, and democracy, and to promote peaceful means of solving conflicts... »

- [2] Dans leur rapport intitulé *The Attitude to 'the Other' and to peace in Iranian school books and teacher's guides*.

- [3] Voir aussi Yann RICHARD .- "L'enseignement de la religion dans les écoles d'État en Iran".- in : *Universitaires et religions*.- Jean-Paul WILLAIME, (ed.).- Paris, Cerf, 1990.- 85-111.

L'enseignement religieux en Iran analysé par des chercheurs israéliens (suite)

- Or, quelles sont les conséquences de cet acharnement ? Les jeunes Iraniens d'aujourd'hui rejettent massivement l'islam, au moins comme idéologie contraignante. S'ils restent pieux, c'est souvent grâce à des associations non étatiques comme des associations de quartier (entraide et cérémonies pour le deuil des Imams) ou grâce à des groupes soufis (mystique musulmane généralement hostile à l'influence cléricale). Beaucoup de jeunes Iraniens, quand ils n'ont pas renoncé simplement à toute quête religieuse et rejoint sur le mode de la frustration ou sur le mode de la pratique les tendances hédonistes de la société occidentale (alcool, drogue, sexe), se tournent vers des formes extérieures de religieux. Les conversions à toutes sortes de sectes, religions et confessions sont extrêmement périlleuses dans une société où l'apostasie est théoriquement punie de mort, mais les cas de conversion au mazdéisme, au bouddhisme ou au christianisme sont de plus en plus fréquents. Ce qui est plus préoccupant pour le pays que l'abandon de l'islam étatisé, c'est l'accélération de la fuite des cerveaux : les jeunes profitent jusqu'à l'université des immenses efforts accomplis par la République islamique pour développer un système d'éducation publique gratuite, mais dès qu'ils en ont l'occasion, ils cherchent à quitter leur pays, souvent pour n'y revenir qu'en touristes.
- On voit ainsi les limites de l'étude israélienne citée plus haut : elle dénonce à juste titre les abus de l'intolérance et du fanatisme, mais elle oublie de mentionner que les excès dont elle donne les preuves n'ont absolument pas les effets qu'on aurait pu redouter si la République islamique d'Iran avait formé des générations de militants fanatisés et haineux. Une autre leçon, sans doute pour toute « veille » linguistique qui mettrait en alerte les décideurs politiques ou économiques sur des chimères.



Conclusion

- La veille linguistique a toujours existé et elle doit, aujourd'hui, tirer parti de tous les outils modernes, notamment de l'internet, pour équilibrer, auprès des décideurs, les déformations fréquentes de l'information véhiculée par les médias et l'écho des diverses propagandes.
- Mais l'autonomie parfaite de l'information existe-t-elle ? La veille linguistique et stratégique ne peut se désintéresser des multiples entreprises de désinformation qui dramatisent les situations politiques.
- Les changements prodigieux de la technologie de l'information permettent aujourd'hui de nous délocaliser et de nous décentrer. Ahmad Salamatian, aujourd'hui libraire dans le Quartier latin [\[1\]](#), dit à juste titre qu'il n'a jamais été aussi bien informé sur l'Iran quand il était vice-ministre à Téhéran que depuis qu'il est à Paris devant son ordinateur. Mais c'est par des recoupements et des lectures interprétatives que les informations de l'internet deviennent réellement fiables.
- Comment se passe la « veille linguistique » inversée, celle des pays « à risque » sur les pays dominants ? Al-Qaida a-t-il un service de veille destiné à alerter les dirigeants et les militants des stratégies du Pentagone et de l'OTAN contre le mouvement ?
- Si on devait aujourd'hui recommander aux écoles et aux universités des programmes pour armer les citoyens contre la désinformation, ce serait moins en développant encore et encore des professions de « veille » qu'en apprenant à tous les décideurs, économistes et diplomates, à lire et écouter, dans les langues de l'autre, la sourde rumeur des peuples qui parvient jusqu'à eux.

[\[1\]](#) Librairie Tiers-Mythe, 21 rue Cujas.